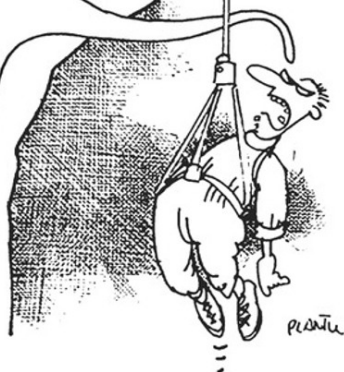


CATHERINE  
JACOB

FRANCK  
LECLERC



JE PERSISTE  
À PENSER  
QUE LE MÉTIER  
DE GUIDE  
N'EST PAS  
UN MÉTIER  
DE FEMME !



Hommes / Femmes

# Ce qu'elles en disent...

Pygmalion 



Ce qu'elles en disent



Catherine Jacob  
Franck Leclerc

Homme/Femme  
Ce qu'elles en disent

Pygmalion 

Pour plus d'informations sur nos parutions,  
suivez-nous sur Facebook, Instagram et Twitter.  
<https://www.editions-pygmalion.fr/>

© Pygmalion, département de Flammarion, 2019.  
ISBN : 9782756424026

## Introduction

Lorsque Franck Leclerc, journaliste à *Nice-Matin*, à l'initiative de ce projet, m'a proposé cette recherche commune sur des témoignages de femmes « adultes et accomplies », il a été très vite question de parcours, de structures et de points de vue positifs à recueillir de chacune d'entre elles, en leur laissant néanmoins la liberté d'en affirmer les aspérités.

Je ne voulais surtout pas de dérives indiscretes, croustillantes et vulgaires.

Mais bien clairement des réflexions conscientes et distanciées sur des chemins de vie variés, en particulier avec des « mentors masculins ».

Actrice, mais absolument pas journaliste, je ne me suis prudemment adressée qu'à quelques femmes de mes amies, d'où le tutoiement pour une douzaine de témoignages.

Franck Leclerc, en professionnel, en a formidablement assuré une vingtaine, riches et complexes.

Mes propos sont plus simples, voire plus techniques, mais la découverte de la pluralité des origines et des formations intellectuelles de ces femmes remarquables m'a absolument passionnée.

\*

Soirée théâtre à Monaco. Après la pièce, un verre (pour moi, peut-être deux) dans un bar évidemment très chic, puisque juché sur le plateau de Monte-Carlo. Tête-à-tête joyeux et sans enjeu avec Catherine Jacob : nulle interview prévue. Juste un moment privé, pour le plaisir de la conversation.

Aujourd'hui, c'était *Madame*. Bijou sur mesure ciselé par Rémi de Vos, humour caustique et grand talent d'écriture. Sur le fil du monologue, donc seule en scène, la comédienne porte tout le destin d'une femme et son rapport aux hommes. Pas n'importe quelle femme. Et de sacrés bonshommes.

On est loin de Feydeau ou de Goldoni, auxquels je dois nos précédentes rencontres avec Catherine. Mais toujours ce fond sinistre ou drolatique de relations hommes-femmes, sujet inépuisable que nous évoquons depuis que nous nous connaissons et dont il semble qu'aucune synthèse recevable ne saute aux yeux. Alors que s'égrènent deux bonnes heures dans ce café cosy, nous vient l'idée d'un tour d'horizon de la question. À notre façon. Son regard acéré et son analyse au laser, dans un biotope artistique et culturel où l'on sait prendre le temps de l'introspection. Mon inclination pour le témoignage, sur un mode journalistique, direct et pragmatique. Une femme, un homme, deux regards et quatre mains pour faire ce point.

Notre objectif est finalement extrêmement simple. Il s'agit de donner la parole à dix, vingt, trente femmes emblématiques à nos yeux, afin qu'elles nous disent comment, dans leur environnement personnel et professionnel, elles s'accommodent de ces messieurs pour



se frayer leur propre chemin. Dix, vingt, trente itinéraires singuliers, souvent par vents contraires mais pas toujours, au bout desquels devraient surgir quelques contours.

L'écueil à éviter est immédiatement identifié. Il est exclu, dans ce parcours de combattantes, d'aller en dessous de la ceinture ou d'emboîter le pas aux débats qui font rage sur des réseaux de moins en moins sociaux. Curiosité, oui. Opportunisme putassier, en aucun cas. Cette précaution étant prise, il reste à identifier les intéressées. Et à les y intéresser.

Notre premier rendez-vous nous conduit à la Californie. Celle des hauts de Cannes où Marina Picasso, à l'heure du thé, replonge avec patience dans l'écrasant souvenir de son grand-père. En décrivant, sans rancœur, sa hantise de voir un homme finir un jour par la détruire. Lourde introduction avant le témoignage plus déluré de Sylvie Testud, à cent à l'heure au Café de Flore.

Aux antipodes, Catherine à Paris et moi à Nice, chacun progresse aussi de son côté. Tout nouveau nom étant soumis à l'approbation de l'autre, et toute rencontre assortie du même petit questionnaire subsidiaire. Du premier amour au « tue-l'amour », en passant par la jalousie, les attentions ou la quête d'égalité, une sorte d'inventaire à la Prévert. Rapide état des lieux qui, l'air de rien, se révèle hautement révélateur. Toutes acceptent de s'y prêter ; le côté ludique de l'exercice a vite raison des réticences. À ce petit jeu sérieux où le sourire n'est pas incompatible avec l'intelligence, Édith Cresson se lance sans même une once d'hésitation. Brigitte Bardot percute, riant de mon accroche sur son statut de femme emblématique ayant beaucoup à dire sur quelques hommes emblèmes en toc. Bérénice Bejo fait preuve d'une attention exceptionnelle, pesant toutes ses

*Ce qu'elles en disent*

réponses, se relisant avec scrupule. Chacune, à la mesure de ses responsabilités et de ses aspirations, adopte sans fard le principe de cet autoportrait de genre.

À l'arrivée, un trait d'union entre des femmes accomplies que tout, parfois, semble opposer, mais qui se rejoignent sur le diagnostic comme sur la volonté d'aller de l'avant. Beaucoup d'entre elles auront contribué, dans leur activité, à faire évoluer les mentalités. Sans se parer d'une quelconque médaille ni se glorifier d'avoir vaincu des résistances, elles ont, dans leur domaine, battu en brèche mille préjugés.

Aucun complot entre ces lignes, faut-il le préciser, contre les hommes qui, eux aussi et peut-être même au premier chef, sont concernés par ce qu'il s'écrit ici. Certains d'entre eux seront surpris d'être épinglés ou, au contraire, encouragés, voire salués. Trop peu habitués à être ainsi scrutés, quelle que soit leur aptitude au progrès.

Ce qu'elles en disent, ce qu'ils en pensent, comment les choses avancent... Alors, on danse ?

## Jane Evelyn Atwood

Jane Evelyn Atwood est née en 1947 à New York. Elle a fait toute sa carrière de photographe en France. Un autoportrait saisissant la montre jeune, un énorme serpent ondulant autour de son cou et jusque sur ses yeux. Son père, un scientifique, adorait les reptiles...

Ses parents ont vécu à Paris, le temps d'une année sabbatique. « Je suis venue les voir à Noël 1967. C'était la première fois que je sortais des États-Unis. J'étais très jeune, encore étudiante, et je suis tombée amoureuse de cette ville. » Jane s'est promis de revenir, sans imaginer un instant que ce serait pour toujours. « Comme beaucoup de jeunes Américains, j'avais l'habitude de travailler pendant les vacances. Pour pouvoir voyager, à la fin de mon cursus universitaire, j'ai emballé des paquets pendant un an dans un magasin de sport à New York. Et avec l'argent que j'avais gagné, je suis partie pour l'Europe avec mon sac à dos. »

C'était en 1971, elle est toujours là.

*« La psychanalyse m'a sauvée »*

Assez perturbée, c'est à Paris que Jane Evelyn Atwood a renoué avec le goût de la vie. « Grâce à une psychanalyse qui a marché. » Il n'a pas fallu moins de neuf années d'analyse pour panser des blessures très profondes. « C'était un psy qui exerçait en anglais et baissait le montant de ses honoraires pour des gens comme moi, d'autres patients payant le prix fort. Il m'a sauvée. »

La découverte des clichés de Diane Arbus et la rencontre avec Blondine, une prostituée de la rue des Lombards, l'ont précipité dans l'exercice de la photographie. Les femmes n'étaient pas si nombreuses à l'époque dans un métier traditionnellement occupé par des hommes. Avec quelques exceptions notables dont Martine Frank, l'épouse d'Henri Cartier-Bresson, chez Magnum, ou encore Sabine Weiss et Sarah Moon. « Parmi les photographes de presse, on peut citer Catherine Leroy ou Christine Spengler. Aux États-Unis, Mary Ellen Mark et Donna Ferrato, et bien avant, Arbus, Margaret Bourke-White et Dorothea Lange, parmi d'autres que j'oublie. Peu nombreuses en comparaison avec les hommes, ces femmes s'étaient imposées parce qu'elles étaient bonnes. »

*« J'ai su que c'était le bon »*

Rien, en tout cas, n'aurait pu freiner Jane Evelyn Atwood dans son parcours photographique au long cours. Et certainement pas un homme. « J'en ai eu dans ma vie, mais avec lesquels une relation durable n'était jamais envisageable. Soit ils n'étaient pas libres, soit ils étaient trop vieux, soit trop jeunes. Il m'est arrivé d'en être malheureuse. Mais avec le recul, je pense que je

mettais moi-même des barrières. Je voulais travailler, pouvoir faire mes photos, plus que toute autre chose. » Cette période lui paraît définitivement révolue. « Je suis avec un Breton depuis six ans. Et quand je l'ai rencontré, très vite, j'ai su que c'était le bon ! »

Et Jane Evelyn Atwood fait toujours de la photo...

## Interview

**Américaine, vous vivez en France depuis 1971. Cette année-là, 343 femmes d'influence signent un manifeste en faveur du libre accès à la contraception et pour la dépénalisation de l'avortement. Comment le vivez-vous ? Quelle est la situation, à cette époque, aux États-Unis ?**

Au début des années 1970, j'étais jeune fille au pair à Paris, parlant à peine français, très perturbée, névrosée, malheureuse. À cause de cela, je n'étais presque pas consciente de tout ce qu'il était en train d'arriver en France. C'est un de mes regrets, mais c'est ainsi ; je considère avoir perdu au moins les premières années de mes *seventies*. Jusqu'au moment où, ayant trouvé un bon psy, j'ai entamé une psychanalyse qui m'a sauvé la vie et a débloqué ma créativité. Je pouvais commencer à faire des photos...

Aux États-Unis, la situation à cette époque était plus au moins la même qu'en France en ce qui concerne l'avortement. Il a été légalisé là-bas en 1973, grâce à une décision de la Cour suprême, l'arrêt « Roe v. Wade ». Quant à la pilule contraceptive, je crois qu'elle y a été autorisée à partir de 1965, mais uniquement pour les couples dans un premier temps. La droite « religieuse » a

évolué d'une manière terrifiante, à tel point que la séparation de l'Église et de l'État n'existe tout simplement plus aux États-Unis. En quarante ans, de ce point de vue, j'ai le sentiment que la situation dans mon pays n'a fait qu'empirer.

**En 1972, une avocate franco-tunisienne, M<sup>e</sup> Gisèle Halimi, obtient la relaxe pour une jeune fille de seize ans qui, victime d'un viol, a décidé d'avorter. Quel regard portez-vous alors sur cette société française qui tarde à entrer dans la modernité ?**

J'adorais la France, en particulier Paris, et j'aimais tout ce que la quête d'argent, le consumérisme et la « culture de télévision », si présents aux États-Unis, n'avaient pas encore détruit. Mais, comme je vous l'ai déjà dit, j'étais tellement névrosée moi-même à cette époque que je ne me suis pas du tout occupée de l'état de la société française et de son entrée, ou pas, dans la modernité. Cela étant dit, les États-Unis n'étaient pas vraiment très en avance et la Cour suprême américaine n'a dépenalisé les mariages mixtes, c'est-à-dire entre individus de couleur différente, qu'en 1967...

Beaucoup plus tard, après de nombreuses années de pratique professionnelle de la photographie, j'ai eu le plaisir de rencontrer Gisèle Halimi, qui reste pour moi l'une des grandes dames de la France, avocate exceptionnelle et féministe à l'intelligence hors pair. Nous avons été invitées au Maroc en 2000, avec d'autres, pour la Journée internationale de la femme. J'ai exposé ma série sur les femmes en prison à Rabat, ainsi qu'à l'intérieur de la prison de Salé. Les photos sont arrivées de France dans trois caisses en bois. À la douane, deux clichés ont été censurés. Sur le premier, pris dans un sauna en

URSS, on voyait le pubis de quatre jeunes femmes se baignant. Le second montrait des gardiens dans une prison de l'Alaska, déshabillant une femme écrouée afin de l'empêcher de se suicider en avalant ses vêtements. On m'a expliqué que le suicide n'était pas reconnu par le Coran.

**Comment vos autres photographies ont-elles été accueillies à Rabat ?**

Les détenus hommes, en costume rayé, ont déchargé les caisses contenant ces photos. Sur chacune d'entre elles était écrit en grosses lettres : FEMMES EN PRISON – ATWOOD. J'ai demandé que les prisonnières elles-mêmes puissent accrocher les photos sur les murs de leur cellule. Le directeur a donné son accord, tout en m'interdisant de faire des photos. Comme j'avais un Leica autour du cou, j'ai quand même réussi à prendre quelques clichés pour moi, en souvenir de cet événement extraordinaire.

Par ailleurs, j'ai projeté des diapositives et parlé de mes sujets lors d'une conférence à Rabat, à laquelle assistaient notamment des féministes marocaines, des universitaires, Gisèle Halimi... J'ai donné la même conférence pour les détenues à Salé, dans une grande pièce au sein de la prison. Le directeur et des gardiens – tous des hommes – nous regardaient pendant que nous préparions la projection. Je devais évoquer mon travail en commençant par les prostituées, puis en parlant des aveugles, du sida, et enfin des prisons de femmes. Pour régler la lumière et contrôler le rendu des diapos, il fallait projeter une image pour voir ce que cela donnait. La première représentant Blondine devant la porte du 19, rue des Lombards, sollicitant des hommes qui

passaient. J'étais sûre que j'allais être arrêtée sur-le-champ... On a continué avec quelques photos supplémentaires, jusqu'à ce que tout soit fin prêt. À ce moment-là, j'ai demandé à tous les hommes de quitter la salle en expliquant que cette conférence était réservée aux femmes. J'avais décidé d'appliquer leurs propres règles et, à ma grande surprise, ça a marché. Le directeur et les gardiens se sont éclipsés, me laissant avec les détenues, des employées administratives, l'infirmière, une aide sociale, etc. La projection s'est déroulée dans un silence total, un sujet après un autre ; les femmes étaient sidérées. J'ai adapté certains commentaires aux circonstances, m'efforçant de coller à ce que ces prisonnières avaient besoin d'entendre. Par exemple, pour une photo d'une femme battue, incarcérée, j'expliquais qu'un mari n'a aucun droit de frapper son épouse. Pour une autre, relative au sida, je rappelais la nécessité d'utiliser le préservatif pour se protéger pendant des rapports sexuels. Et ainsi de suite.

Les prisonnières étaient absolument fascinées. Bouche bée. La rencontre s'est achevée sur des questions-réponses. Intimidées, elles ont attendu un moment et, finalement, l'une d'entre elles a levé la main avant de chuchoter : « Comment on attrape le sida ? » A suivi un torrent de questions dont je pensais qu'il n'allait jamais se terminer ! Elles avaient soif d'informations. Cette exposition et cette conférence ont été pour moi extrêmement émouvantes. Un moment exceptionnel dans ma vie de photographe.

Dans votre démarche de photographe résolue à témoigner de l'époque, vous décidez en 1976 de consacrer un travail de longue haleine aux prostituées de la rue des Lombards, à Paris. Qu'est-ce qui vous attire



**chez ces femmes ? Qu'est-ce qui vous pousse à leur consacrer votre attention durant plusieurs mois ?**

Mais je n'étais pas « résolue à témoigner de l'époque » ! Cela n'a jamais été le pourquoi de ce que j'ai fait. Si je dois qualifier ma motivation, je dirais plutôt que j'étais curieuse. Curieuse de ce que je voyais, soit dans la réalité, soit à la télévision ou dans un journal, un magazine. Quelque chose qui attisait mon intérêt pour une personne, un groupe, une situation. Par ailleurs, j'ai toujours été fascinée par l'exclusion. Mes travaux ont tous été déclenchés par mes propres interrogations. Très vite, je savais si je voulais en faire un de mes sujets photographiques. Le cas échéant, je m'organisais, mettant tout en œuvre pour le traiter.

Quand j'ai commencé à faire de la photo, je n'avais aucune formation dans ce domaine – j'ignorais même que l'on pouvait être photographe. Je ne fréquentais pas les galeries, je ne regardais pas les magazines spécialisés. Mais j'avais découvert une exposition de Diane Arbus à New York, et ce que j'avais vu sur ses photos m'avait marquée. Quand j'ai commencé moi-même à faire des images, j'ai voulu l'imiter. J'ai cherché des sujets qui sortaient de l'ordinaire, je suis allée dans les vernissages à Paris pour trouver des gens dont beaucoup, finalement, étaient terriblement ennuyeux. Jusqu'à ce qu'une dame me dise qu'elle connaissait une prostituée. Je lui ai demandé de me la présenter.

J'avais bien remarqué des femmes qui, dans la rue, murmuraient quelques mots à l'intention des passants. Tout en elles me fascinait ; leurs vêtements, leur coiffure, leurs bijoux, les regards qu'elles jetaient à ces hommes. Comment faisaient-elles ? Surtout, comment étaient-elles capables de le faire ? Nous sommes allées

dans une des plus anciennes « rues chaudes » de Paris. Des hommes traînaient devant la porte, mais nous sommes entrées directement dans l'immeuble. J'étais jeune, j'avais peur. Le couloir était sale. Des murs rayés de crasse. Le sol recouvert de mégots. Une ampoule nue au plafond pour toute source de lumière. Mais les femmes qui se trouvaient là étaient magnifiques – belles et souriantes – et, dans leurs tenues incroyables, elles auraient pu être des stars. J'ai voulu les connaître. Paradoxalement, c'est la photographie qui m'a permis de le faire.

**Vous dites avoir découvert des « personnages extraordinaires » et soulignez leur « générosité ». Qu'entendez-vous exactement par cette forme d'hommage que vous rendez à ces femmes ?**

Les femmes que j'ai connues dans la rue des Lombards avaient compris que leurs clients voulaient des choses spéciales. Des choses qu'ils ne pouvaient pas demander à leur épouse – des choses que l'on dit vicieuses. Comme ils en avaient besoin, ils venaient chez les prostituées pour les obtenir. Ces femmes l'avaient compris. Elles ne les jugeaient pas pour autant. C'était ainsi, elles l'acceptaient, se faisant payer pour le faire. C'était un business. La prostitution, avant tout, est toujours un commerce. Le client qui ne paie pas, ne monte pas.

**Votre photographie se pratique sans jugement. Mais que reprenez-vous de ce que ces femmes vivent ou endurent ?**

Les prostituées que j'ai connues semblaient avoir payé un lourd tribut à ce métier. Surtout si elles étaient « maquées », forcées de faire le tapin pour un proxénète.

Elles étaient les esclaves de ces hommes-là. Mais dans tous les cas, elles pensaient toujours mettre de l'argent de côté « pour un jour s'offrir un petit commerce » et ça n'arrivait jamais. L'argent gagné était sale, en quelque sorte. Aussi, elles le jetaient par les fenêtres. Parvenant rarement à faire des économies, elles claquaient beaucoup de fric, tombant plus tard dans la drogue ou l'alcool. Elles étaient prises au piège. Le piège de l'argent vite fait et celui d'une liberté illusoire. Car elles n'avaient ni patron ni horaires.

**Quid de leurs clients? Qui sont les hommes qui vont vers les prostituées?**

Les clients que j'ai vus venaient de tous les milieux. Il n'y avait aucune frontière. Mais les spécialités dites vicieuses coûtaient cher. Si quelque chose devait définir ces hommes, ce serait l'argent. Je ne veux pas dire qu'ils étaient tous riches, non, pas du tout. Mais ils avaient tous pris le parti de dépenser beaucoup de ce qu'ils avaient. En résumé, la prostitution telle que je l'ai photographiée était réservée à ceux qui pouvaient se la payer. C'était aussi simple que cela. Rue des Lombards, ces hommes n'allaient jamais dans le lit des prostituées. Celles du n° 19 n'entraient jamais « entre les draps » avec un client. Si une d'entre elles l'avait fait, elle aurait été jetée dehors par les autres. Ça faisait partie des règles bien établies, mais non écrites. Règles qui avaient toujours cours à cette époque d'avant les stupéfiants et d'avant le sida. Quand la prostitution n'était pas encore devenue une sorte de *free for all*, sans loi, ni respect, ni limites. Quand elle n'était pas encore un moyen de se payer de la drogue. Et quand les proxénètes des pays de l'Est n'envoyaient pas encore des mineurs, garçons ou

filles, pour faire le tapin sur le périphérique de Paris, sans aucun contrôle médical, sans papiers, sans protection d'aucune sorte.

**On dit souvent que les clients cherchent simplement une épaule sur laquelle s'épancher...**

Oui, tout à fait. Je l'ai vu. Certains voulaient juste parler, être écoutés. Ils payaient pour cela. Il y en avait aussi qui voulaient jouer à « la pute », habillés en porteparretelles et gaine noire, talons aiguilles et tout le reste pour traîner dans l'escalier comme s'ils tapinaient. Pourquoi ? Je ne prétends pas avoir la réponse, je ne peux pas comprendre d'où ça vient. Certainement de leur enfance. De choses arrivées longtemps auparavant, qui les avaient formés, changés, créant ce besoin, loin d'une vie sexuelle dite « normale », en tout cas épanouie.

**Plus tard, vous vous consacrez aux femmes en prison. Dont vous dites que, dans leur immense majorité, elles ont été « écrasées non seulement par l'ignorance, la pauvreté et une vie de famille éclatée », mais aussi par des abus exercés sur elles par les hommes.**

Malheureusement, ces femmes n'avaient pas toujours conscience de ce qui leur était arrivé. Elles étaient aveuglées par « l'amour » ou, plus exactement, par une obsession pour un homme ; un homme n'ayant pas toujours leurs intérêts à cœur. Souvent, celui-là était depuis un moment dans le crime. Ce que sa compagne ne savait même pas. Ensuite, il l'entraînait dans des choses illégales qu'elle n'aurait jamais faites de son propre gré. Elle suivait, et quand lui se faisait arrêter, sa condamnation était amoindrie s'il acceptait de « balancer ». Il arrivait même que l'homme soit libéré avant elle, tout en étant

responsables de sa détention. Oui, les femmes emprisonnées le sont, dans leur majorité, à cause d'un homme. À cause aussi de leur ignorance. Ignorance des choses de la vie, ignorance du système judiciaire. Souvent quand je les ai rencontrées alors qu'elles purgeaient une longue peine, ces détenues ont eu une sorte de prise de conscience, comprenant subitement qu'elles avaient fait de mauvais choix. Et que le premier mauvais choix, c'était celui de cet homme. Mais il était trop tard !

**Sur la privation, la frustration, la pauvreté de leur vie sexuelle, qu'avez-vous appris de cette expérience ?**

Je m'en rends compte chaque jour : Ô combien je suis une privilégiée ! J'ai été éduquée, soignée, bien logée, entourée, respectée...

**Après les prostituées et les détenues, comment faire confiance aux hommes ? Quel crédit et quelle place dans votre vie pour les rapports sentimentaux, les rapports amoureux ?**

Je ne mélange pas ma vie personnelle avec ma vie professionnelle. Et puis, heureusement, les hommes ne sont pas tous comme les clients de la rue des Lombards ou les petits amis des détenues ! La plupart sont décents, bien évidemment, et j'en ai connu beaucoup. À commencer par mes deux frères, exemplaires. J'ai toujours eu affaire à des hommes « bien » dans ma vie.

**Femme photographe, quel regard vos confrères ont-ils porté sur vous et sur votre activité ?**

Il faut le leur demander ; je ne me sens pas concernée par ce point. J'étais, et je suis toujours, extrêmement

occupée avec mes sujets, mon travail, mes livres... Par ailleurs, je n'aime pas la formule « femme photographe », qui me paraît sexiste. On ne dit pas de Raymond Depardon ou de Sebastiao Salgado qu'ils sont des « hommes photographes ».

**Que manque-t-il pour que les rapports entre les deux sexes soient plus harmonieux, plus sains, plus équilibrés, plus satisfaisants ?**

Ce qui manque c'est l'éducation. Et le respect. Et aussi la responsabilité de part et d'autre. Si une femme dit qu'elle a été sexuellement abusée mais ne se sent pas écoutée ni défendue, rien ne change. Avec l'affaire Harvey Weinstein aux États-Unis, peut-être les choses ont-elles commencé à changer. Il était temps !

**Prônez-vous d'ailleurs l'égalité ou l'équité ? Certains fossés vous paraissent-ils impossibles à combler ?**

Je prône les deux, si je comprends bien votre question. Mais je ne suis pas sûre de la comprendre. Femmes et hommes sont différents, heureusement. C'est ce qui rend la vie intéressante. Mais cela ne doit pas être une raison pour considérer l'une inférieure à l'autre. Pour moi, les deux sont égaux. Si elles ne blessent personne, les différences doivent être comprises et acceptées. Si elles nuisent à l'autre, il faut s'y pencher et les modifier. C'est une question de respect d'autrui.

**Comment, tout en menant ce combat, avez-vous composé avec la féminité, le droit de séduire, la**

**nécessité d'être respectée, si cela vous paraît être une question décente et légitime ?**

Quand je travaille un sujet, je m'impose en qualité de photographe. On m'accepte ainsi, ou pas. Auquel cas je trouve quelqu'un d'autre à photographier. Lorsque je fais des photos, surtout avec un sujet comme les prostituées, je m'efface en qualité de femme. Je ne suis pas maquillée, je porte des vêtements larges qui me couvrent, plutôt que d'autres qui mettraient mon corps en valeur. Je le fais par instinct. Et bien que je sois presque toujours tout à fait visible – car il est rare que je me cache –, ce n'est pas pour autant que je voudrais attirer l'attention sur moi quand je travaille. Surtout pas d'une manière sexuelle. En plus, j'ai besoin d'être mobile et « confortable ». C'est ce que je privilégie.

**En quarante-cinq ans, qu'est-ce qui a progressé, avancé ? Quels sont les combats importants qu'il reste à mener ?**

Des années de combat ont apporté beaucoup de changements positifs. Nous avons la contraception, l'avortement, certains métiers se sont ouverts aux femmes, etc. Mais il reste toujours énormément à faire. Les salaires des femmes sont souvent plus bas que ceux des hommes, à emploi équivalent. Il y a aussi des choses moins concrètes, plus nuancées, plus subtiles et, par conséquent, plus difficiles à changer. Ce sont les comportements qui doivent évoluer. Les attitudes, les perceptions des femmes par les hommes, par toute une société. Les femmes doivent réussir à être réellement libérées en ce qui concerne les hommes. Elles le seront seulement quand elles n'en seront plus dépendantes sur le plan psychologique.

## Questions subsidiaires

### *Le premier amour*

Mon premier amour, c'était un petit garçon qui s'appelait Alex. Nous devions avoir huit ou dix ans, on vivait dans le Tennessee. Il avait les cheveux roux. C'était le *bad boy* de la classe, faisant constamment des bêtises. Et il était toujours puni ! Je me souviens qu'un jour, l'institutrice l'a obligé à se pencher sur son bureau et l'a frappé avec un mètre en bois, encore et encore, sur les fesses, devant toute la classe.

### *Le physique*

Le physique est important pour moi. Quand j'étais jeune, j'avais un problème de boulimie. J'étais grosse. Je me détestais, en grande partie parce que je n'aimais pas mon corps. C'était ça, d'ailleurs, la première motivation pour faire une psychanalyse. Ce problème qui consistait à manger de façon incontrôlée, avec les profondes dépressions qui ont suivi. Ce qu'on appelle « l'estime de soi », je n'en avais aucune. Je ne pouvais pas avancer. Depuis, avec la vie de photographe que je mène, j'ai besoin de pouvoir courir, bouger vite, rester debout longtemps, dormir n'importe où. Bref, j'ai besoin de pouvoir « fonctionner » en tant que photographe. Ce qui m'impose de rester en forme. De la même manière, je ne voudrais pas être avec un homme qui fume ou boive à l'excès, ou avec un homme trop gros. Je crois que je ne pourrais plus être plus attirée par un homme de ce genre.



*Un homme plus mûr*

Cela peut être génial, comme cela peut être fastidieux ou lourd. Tout dépend de lui.

*Un homme plus jeune*

Ça, aussi, cela peut être génial. Mais c'est quelque chose qui, à la longue, peut devenir ennuyeux si la différence est telle qu'elle impose des limitations.

Mais je n'ai absolument rien contre les hommes plus âgés ou plus jeunes, j'ai connu les deux ! Encore une fois, tout dépend de l'homme.

*Le tue-l'amour*

Le quotidien, le mensonge, la violence.

*La jalousie*

Je suis très jalouse en amour et pas du tout dans le travail. Dans le travail, je peux être envieuse, mais pas jalouse. Alors qu'en amour, je n'accepterais pas que l'homme avec qui je suis cherche ailleurs. Je prendrais cela comme une atteinte à ma personne. Je me dirais que je n'étais pas aussi attirante, pas aussi intelligente, pas aussi « quelque chose », autrement dit je penserais que c'est ma faute. Et cela me blesserait trop.

*Le mensonge*

Le mensonge est rarement un bien. Je suis, en général, pour la transparence.

## *Ce qu'elles en disent*

### *Les attentions*

Importantes ! Les attentions peuvent révéler le caractère de la personne en question. Ce sont des indices. Mais cela peut être trompeur, aussi ! Si je suis extrêmement indépendante, j'apprécie beaucoup un homme attentionné.

### *Les affinités intellectuelles*

Essentielles. C'est en quelque sorte, le ciment d'une relation. Ce qui la tient debout et intacte quand tout s'effrite, surtout avec l'âge.

### *Le jardin secret*

Le jardin secret reste dans la tête, si l'on doit en avoir un.

### *Changer l'autre ?*

C'est une erreur de penser qu'on peut changer l'autre. Et si l'on aime quelqu'un, on l'aime parce qu'il est comme il est, pas parce qu'on espère le changer plus tard.

### *L'égalité*

L'égalité, d'une manière ou d'une autre. Nous sommes différents, mais égaux.

## Brigitte Bardot

« Allô ? Bonjour, c'est Brigitte Bardot. Je ne vous dérange pas ? »

Un samedi en début d'après-midi. Cette voix au bout du fil, reconnaissable entre toutes. La guerrière de la cause animale. Une femme libre dans la France corsetée du début des années 1960. Et, bien sûr, cette icône du septième art dont un ministre des Finances rappelait au général de Gaulle que les exportations de ses films rapportaient à la France « autant de devises que la régie Renault ».

« Un saint vendrait son âme au diable pour la voir danser », écrivait Simone de Beauvoir après s'être alarmée dans *Le Deuxième Sexe* de la soumission et du manque d'ambition des femmes. Hypnotisée par son mambo dans le film de Vadim, *Et Dieu... créa la femme*, elle avait brossé dans la revue *Esquire* un portrait aussi juste que concis. « La morale n'a aucune chance avec elle », soulignait notamment cette grande figure de la philosophie existentialiste en concluant par ces mots : « Elle apparaît comme une force de la nature, dangereuse aussi longtemps qu'elle restera indomptée. »

Indomptée, BB l'est restée. Et sulfureuse, pour ne pas dire scandaleuse. Personne n'aurait été de taille à

l'apprivoiser. Pas même son actuel époux, Bernard d'Ormale, qui en profite pour balayer d'un revers de la main les affinités que l'on prête à Brigitte Bardot.

*« Oui, elle est belle... »*

Le quatrième mari de Bardot, végétarien avant même de la rencontrer en 1992, ayant « horreur de la viande depuis tout petit », s'est habitué à voir déferler une cinquantaine de lettres, chaque jour à La Madrague. C'est un minimum et il en vient de tous les continents. Principalement des États-Unis où les admirateurs sont innombrables. Des Américains, restés sous le charme, lui réclament un autographe et rendent hommage à sa beauté. Toujours à tomber ? « Oui. À son âge, elle est très belle », juge Bernard d'Ormale qui la dit « naturelle, avec un côté enfantin que vient souligner le soleil au début de l'été ». Brigitte Bardot, poursuit-il, ajoute à « la jeunesse qu'elle porte en elle » trois qualités essentielles. Générosité, répartie et humour. « C'est une femme très intelligente, mais avec une part de naïveté. Et une mémoire phénoménale, puisqu'il lui arrive de fredonner les comptines que lui chantait son grand-père. »

### *L'été*

Période difficile qui voit affluer à Saint-Tropez des curieux de tout poil. Le gardien de La Madrague se charge de contenir les plus résolus d'entre eux. Certains sont capables de sonner, quand ils ne tentent pas carrément d'enjamber la clôture.

« Elle est prisonnière de sa liberté », résume son mari, désolé de savoir qu'aujourd'hui, malgré la douceur du climat, « Brigitte ne peut plus se baigner », trop exposée

à tant de curiosité. Alors, elle s'évade. Chaque jour, BB quitte la Madrague au volant de sa 4L fourgonnette, ses chiens dans le coffre, pour rallier La Guarrigue, nom d'une propriété voisine. Un havre de paix planté de pins parasols et peuplé d'animaux en tout genre : oies, poules, moutons, ânes, chevaux, poneys, cochons et chèvres. Sans oublier, au loin, les sangliers. Bardot prodigue son attention et ses caresses, friandises à l'appui.

## Interview

**La « beauté du diable » que la nature vous a accordée aura-t-elle été une bénédiction ou un boulet ?**

Un atout inespéré, une bénédiction. Mais au début, je n'en avais aucune conscience, ayant toujours eu beaucoup de complexes. Cette histoire de « plus belle femme du monde » n'est venue que bien plus tard.

**Des complexes ?!**

Oui, qui me venaient de mon enfance. J'essayais d'être la plus jolie possible. En étant toujours certaine que je ne l'étais pas du tout.

**Pourquoi cela venait-il de votre enfance ?**

Quand j'étais petite, je n'étais pas très jolie alors que j'avais une sœur cadette qui, elle, l'était. Je peux même dire que moi, j'étais moche. Voilà. J'avais des cheveux raides, des yeux marron, un appareil qui me redressait les dents... Je n'étais pas belle. Ma sœur, Mijanou, avait une chevelure d'un blond vénitien magnifique, les yeux

bleus, en plus elle était toujours première en classe, et moi, dernière.

**Quelle éducation votre famille vous avait-elle donnée ?**

Je suis née dans un milieu bourgeois mais en plein pendant la guerre, si bien que j'ai eu une enfance difficile. Avec des parents qui étaient très stricts sur l'éducation. Ils m'ont bridée et je n'ai eu qu'une envie, péter les plombs. Me tirer !

**La nudité à l'écran semble ne vous avoir jamais gênée. Quel aura été votre rapport à votre propre corps ?**

Mon corps, j'en vis. J'ai la chance qu'il ait été beau et j'en ai profité. J'ai bien fait.

**Comment les hommes se sont-ils comportés ? Vous ont-ils considérée comme un trophée ?**

Je n'ai jamais eu à me plaindre des hommes. Sauf lorsque certains journalistes m'ont traitée de « ravissante idiote ».

**Le harcèlement, vous avez connu ?**

Oui et non, je m'en foutais. J'aimais bien que l'on me dise que j'avais un joli petit cul.

**Aujourd'hui, aucun homme ne se permettrait ce genre de réflexion. Progrès ? Regret ?**

C'est grotesque ! Mais d'une connerie ! Enfin, qu'est-ce que ça veut dire ? Bien sûr que c'est agréable, quand

une fille passe et qu'un type lui dit qu'elle est jolie ou la siffle... Aujourd'hui, si l'on fait cela, on se retrouve au tribunal. On est en train d'étouffer complètement. Dans un manque total de liberté, de joie de vivre. C'est comme la fessée. Moi, j'en ai reçu et je n'en suis pas morte. Quand on voit que, malgré les problèmes graves qui se posent en matière de politique, d'écologie, de mondialisation, nos députés sont capables de passer tout un après-midi à débattre de l'interdiction de la fessée à la maison ! Non mais, je rêve ! C'est un cauchemar. C'est épouvantable.

**Des femmes, notamment des actrices, se plaignent du comportement de certains hommes de pouvoir. Qu'en pensez-vous ?**

Les bonnes femmes commencent à m'énerver avec ce truc. Et les actrices se font de la pub. Des types me couraient un peu derrière et m'emmerdaient souvent, mais c'était plutôt sympathique. Si j'avais été moche comme un pou, ils ne l'auraient pas fait. Alors, on remet les gens à leur place et c'est tout.

**Avec une gifle en cas de besoin ?**

Ah, non. Il y a dix mille moyens de faire comprendre à quelqu'un qu'il est le malvenu dans l'histoire, sans s'obliger à employer des grands moyens.

**Avec le recul, que pensez-vous des hommes ? Vous sentez-vous égale, complémentaire ou tout simplement différemment constituée ?**

Les hommes et les femmes sont absolument complémentaires. Je suis totalement opposée au mariage entre

hommes ou entre femmes. Je trouve ça ridicule. S'ils ou elles veulent s'aimer, d'accord. Je le comprends très bien. Mais en douce et sans trop faire de bruit. Le mariage pour tous m'a scandalisée.

**Les amours féminines, y avez-vous été exposée ? Des femmes aussi se sont-elles déclarées ?**

Bon, écoutez... moi j'aime les mecs et point barre !

**Étiez-vous confrontée à la jalousie d'autres femmes ?**

Elles étaient plutôt jalouses, oui...

**Vous a-t-il fallu beaucoup de temps pour apprendre à contrôler l'effet que vous produisiez ?**

Non, je suis née avec. Je ne m'occupais pas de ça. Je vivais comme j'avais envie de vivre, sans penser que je produisais ceci ou cela. Je m'en foutais. Et je m'en fous toujours, du reste. Moi, je suis juste une femme. Féminine, pas féministe. Une femme qui a besoin d'une force masculine à ses côtés. D'une protection.

**Sex-symbol, c'est lourd à porter ?**

Oui, surtout quand on est la fée des animaux.

**Vous vous êtes jetée à corps perdu dans la cause animale. Cette nécessité a-t-elle beaucoup pesé dans votre décision de vous retirer du cinéma ?**

Oui, c'est la principale raison de mon départ



**L214, végétarisme, véganisme sont au cœur d'un débat. Est-ce une satisfaction de voir que ces sujets avancent ?**

C'est un début de prise de conscience. Un début, je dis bien. Mais quand on pense que, chaque jour, trois millions d'animaux sont tués dans les abattoirs en France, on ne peut pas éprouver la moindre satisfaction. C'est abominable. A-bo-mi-na-ble ! Quand on voit comment ces bêtes se débattent, quand on pense à leur épouvante et à la façon dont on les égorge, on ne peut pas se réjouir parce que trois péquenauds annoncent leur véganisme, hein... Vous savez depuis quand a commencé mon combat ? Cela fait quarante-six ans ! Alors sur quarante-six ans, si tout ce que j'ai obtenu, c'est une légère tendance au végétarisme et au véganisme, pour moi, c'est une goutte d'eau dans la mer de la souffrance animale. Bon, une goutte d'eau, ça compte parce que c'est peut-être le début de quelque chose de plus important. Qui viendra plus tard.

**Vous avez commencé dans l'indifférence, les jeunes générations sont sensibles à cette cause. Ce qui devrait vous rendre un peu plus optimiste...**

Quarante-six ans ! Quarante-six ans de combat, de coups de gueule, de visites à des ministres, d'articles dans les journaux. Vous vous rendez compte du temps qu'il faut ? L'humanité est déshumanisée, robotisée, abjecte avec les animaux, insensible à leurs souffrances. Je méprise l'humanité et sa lâcheté.

**Vous avez été longtemps ostracisée en raison de certaines de vos positions ou déclarations. De plus en**

**plus, on vous cite, on vous rend hommage. Le vent tourne ?**

Toujours, on me débîne. Il est très rare que l'on dise du bien de moi. Mais que l'on dise du bien ou du mal, je m'en tamponne le coquillard. Les choses peuvent changer du jour au lendemain, moi je continue à faire ce que j'ai à faire, envers et contre tout. Si j'ai des soutiens, tant mieux. Sinon, je continuerai quand même mon chemin, comme je le fais depuis toujours.

**Être Brigitte Bardot, cela confère un grand pouvoir ?**

Je ne pense pas du tout à ça. Je ne pense pas au pouvoir que peut avoir une femme ou un homme. La seule chose qui me tient à cœur, c'est l'amélioration que l'on peut apporter pendant son existence.

**Vous avez rencontré des géants. Dont Picasso, Gabin ou Cary Grant. Ne vous êtes-vous pas toujours sentie sur un pied d'égalité avec les hommes ?**

J'ai rencontré des gens extraordinaires. J'ai rencontré tout le monde, en fait. De Colette à Jean Cocteau, en passant par Jean-Paul II, le Shah d'Iran, Jean-Paul Sartre, Jean Genet, des peintres, la reine d'Angleterre ou le Dalai-Lama. Vraiment des gens uniques au monde. Mais je vais vous dire une chose : ces rencontres ne m'ont pas apporté ce que je ressens en prenant un arbre dans mes bras. Parce qu'elles étaient toujours *people*. Rien de profond. Toujours devant des caméras, des photographes, des journalistes, et l'on n'en tire rien. Pour connaître, ou disons pour recevoir d'un autre quelque chose qui vous enrichit, il faut pouvoir parler

les yeux dans les yeux, se comprendre, se questionner. Mais là, c'était du superflu. Auprès du pape, j'ai ressenti une très grande chaleur humaine. Mais cela a duré très peu de temps et quinze personnes attendaient derrière moi.

**Si vous aviez été un homme, auriez-vous eu de plus grandes possibilités ?**

J'aurais eu certainement plus de force physique et je m'en serais probablement servie pour lutter contre le massacre des éléphants. Là, on doit s'armer pour combattre les braconniers. Il faut risquer sa vie.

**Peut-on s'appeler Brigitte Bardot et avoir eu une vie de femme heureuse ?**

On ne peut pas être heureux dans la vie. On peut avoir des moments fugitifs de bonheur auxquels on doit s'accrocher. Le bonheur, ce n'est pas un état latent. Ce sont des moments sublimes qui arrivent rarement et dont on doit savoir profiter.

**À l'heure du départ, que vous direz-vous ? Que votre combat aura un tout petit peu contribué à changer le monde ?**

Ah oui. Je sais que tout cela n'aura pas été inutile. Quand je partirai, je me dirai : au moins, je n'ai pas vécu pour rien.

## Questions subsidiaires

*Le premier amour*

Inoubliable.

*Le physique*

Indispensable.

*Un homme plus mûr*

Pour plus tard.

*Un homme plus jeune*

À consommer sans modération.

*Le tue-l'amour*

Tout nu, avec ses chaussettes.

*La jalousie*

Inévitable, quand on aime.

*Le mensonge*

Intolérable.

*Les attentions*

Indispensables.

*Les affinités intellectuelles*

Incontournables.

*Brigitte Bardot*

*Le jardin secret*

Chut!

*Changer l'autre ?*

Impensable.

*L'égalité*

Inimaginable et c'est tant mieux.



## Bérénice Bejo

En 2012, son César de la meilleure actrice pour le rôle de Peppy Miller dans *The Artist* a chassé la mélancolie qui l'avait gagnée au lendemain de l'injustice des Oscars. Bérénice Bejo venait de porter jusqu'à Los Angeles le destin extraordinaire d'un film français. Muet, en noir et blanc. Chef-d'œuvre intemporel du père de ses deux enfants, Michel Hazanavicius, rencontré sur le tournage d'une comédie tordante où elle côtoyait déjà Jean Dujardin : *OSS 117, Le Caire nid d'espions*.

« J'espère ne pas décevoir l'Académie... », s'amuse la comédienne qui, recevant son trophée, avait promis d'essayer de « continuer à mériter ce prix ». Elle peut se féliciter de tout ce qu'elle a fait depuis. Parmi les réalisateurs qui l'ont emmenée dans « des aventures sublimes », Asghar Farhadi, avec *Le Passé*, lui a valu l'année suivante le prix d'interprétation féminine à Cannes. Nouvelle consécration pour la belle Argentine dont les parents ont fui Buenos Aires et sa dictature militaire quand elle n'avait que trois ans.

*Passion et vocation*

Naturalisée française en 1990, alors qu'elle était encore adolescente, Bérénice Bejo a grandi à Rambouillet. Sa mère avocate et son père réalisateur lui ont donné une éducation solide. À cinq ans, sa vocation était déjà ancrée. Avec plus de trente longs-métrages à son actif, il serait ridicule de réduire ses choix à une affaire d'affinités sentimentales et artistiques. Cela étant dit, l'idée de travailler en couple ne l'a jamais effrayée. « Quand on a la chance d'être accompagnée dans sa vie par un homme aussi extraordinaire et par un réalisateur aussi doué, ce serait un peu bête de ma part », disait-elle sur le plateau du *Grand Journal* à Cannes en 2015.

*Théâtre et vie de famille*

Le théâtre l'a intensément occupée depuis 2016.

La scène lui a révélé « la générosité du public » et l'énergie qu'une actrice peut y puiser. « On n'a pas au cinéma la même adrénaline. Ce rapport direct et cette motivation qui font que, jour après jour, on retrouve son personnage avec une envie et une magie renouvelées. » Tout le monde lui avait parlé de la tournée comme d'une aventure exceptionnelle. Elle a fini par éprouver l'envie de s'y frotter. Applaudissements et standing-ovations ont été autant de « cadeaux » l'incitant à continuer lorsque le théâtre la privait de sa famille au rythme d'un emploi du temps chargé.

*Du ratage au montage*

« Sur un plateau de cinéma, quand vous ratez une réplique ou une séquence, quelqu'un crie "Coupez !" et vous recommencez. On peut faire dix prises. Et même si



ce n'est toujours pas bon, il reste le montage. Le cinéma, c'est l'art du faux », résume Bérénice Bejo. « Au théâtre, si vous êtes mauvais lors d'une représentation, vous êtes mauvais ; il n'y a personne pour vous récupérer et vous devez continuer jusqu'à la fin, scène après scène, quoi qu'il arrive. »

« Parfois, on n'est pas “dedans” mais une mise en scène, des situations, des dialogues font qu'une histoire se raconte et qu'une image se crée, malgré nos états d'âme. C'est là où le cinéma et le théâtre se rejoignent. Dans la magie de cette histoire dont nous, les acteurs, ne sommes que les outils. Il est important de le savoir et de l'accepter. »

## Interview

**La présence de Brigitte Bardot dans ce recueil vous a fait plaisir. Pourquoi ?**

Personne ne lui rend jamais hommage, c'est comme si le cinéma l'avait complètement oubliée. Brigitte Bardot a bouleversé le rapport hommes-femmes avant n'importe qui. Elle fait partie des icônes, des légendes de Cannes. Elle a inventé la femme libérée. C'est une figure française considérable. Que l'on aime ou non certaines de ses idées est un tout autre problème. Alain Delon, Gérard Depardieu ou Jean-Luc Godard émettent, eux aussi, des opinions très ancrées, que tout le monde n'apprécie pas. Mais bizarrement, on continue à parler d'eux. Pourquoi n'entend-on plus parler d'elle ? Moi, j'ai grandi avec des photos de Brigitte Bardot nue à la maison. Pour mes parents, Argentins, elle représentait quelque chose de très important. Elle incarnait la liberté.

Quant à ma fille, qui a six ans, elle l'adore. Elle connaît même quelques-unes de ses chansons ! Bardot a fait des films incroyables, elle a tourné avec les plus grands réalisateurs, mais on en parle peu. Qu'elle se soit coupée du monde, c'est une chose. Mais il est possible d'honorer une personne sans pour autant la solliciter. Brigitte Bardot est une femme qui a compté dans le cinéma français. Une femme essentielle.

**Pour *The Artist*, Jean Dujardin a été nommé dans la catégorie du meilleur acteur et vous dans celle du meilleur second rôle. Ne le méritiez-vous pas autant que lui ?**

En France pour le César et en Angleterre pour le BAFTA, j'ai été nommée dans la catégorie de la meilleure actrice. Aux États-Unis, je l'ai été dans celle du meilleur second rôle. C'était une pure question de tactique de la part du producteur Harvey Weinstein qui voulait placer des pions partout. Sur le moment, tout cela me paraissait tellement abstrait que je ne me suis pas posé la question. Tout est arrivé si vite et tout était si incroyable que nous n'avions pas le temps de réfléchir. Plus tard, cela m'a fait de la peine et m'a un peu énervée. Perdre dans la catégorie du meilleur second rôle quand il s'agissait en fait d'un rôle principal, c'est frustrant. Peut-être valait-il mieux participer à la fête que de n'y être pas du tout ? Weinstein pensait que la compétition était trop rude, mais quand je vois tout ce qu'il s'est passé...

**Pensez-vous avoir bénéficié de la même attention ?**

J'ai vécu tout cela assez sereinement. En revanche, quand deux ans après, pendant la promotion à Cannes

du film d'Asghar Farhadi, *Le Passé*, des journalistes m'ont fait observer que l'on avait beaucoup plus parlé de Jean lors de la sortie de *The Artist*, insinuant qu'ils en étaient choqués et trouvaient cela injuste, je leur ai suggéré de s'interroger. Ce sont eux qui avaient écrit les sujets. Ce sont eux qui avaient souhaité mettre Jean en couverture seul, plutôt qu'avec moi. Et ce sont eux qui n'avaient pas cherché à m'interviewer. Souvent, quand avec un peu d'ironie j'attirais leur attention sur ce point, ils s'accordaient à dire que j'avais raison et, un peu honteux, passaient à la suite. De façon assez curieuse, je crois que cette question n'apparaissait jamais dans leur article... Par la suite, il s'est produit pourtant quelque chose de magnifique. Sentant probablement qu'il y avait eu une injustice, les gens m'ont témoigné un grand soutien. Après avoir revu *The Artist*, beaucoup m'adressaient des messages très chaleureux, tenant à me montrer que j'occupais à leurs yeux une place égale à celle de Jean dans ce film. C'était très fort.

**Sur l'affaire Weinstein, pourquoi Michel Hazanavicius s'est-il exprimé, plutôt que vous ?**

Je comprends que la question me soit posée. Lorsque les demandes sont arrivées, j'ai expliqué à mon attaché de presse que je n'avais rien à raconter, pas même une anecdote. Tout en disant bien que j'étais choquée d'apprendre tout ce qu'il s'était passé. Il se trouve que j'ai très peu eu affaire à Harvey Weinstein. Il a très vite vu que je perdais, festival après festival, face à Octavia Spencer, nommée pour *La Couleur des sentiments* ; nous étions toutes les deux dans la même catégorie du meilleur second rôle. Harvey Weinstein a donc compris que j'allais perdre aussi l'oscar. Du coup, il

s'est rapidement désintéressé de moi, concentrant toute son attention sur Jean et Michel qui, de leur côté, remportaient tous les prix.

Quand l'affaire a éclaté, de nombreux journalistes ont sollicité Michel. Qui a commencé à lire et à entendre des choses qui le dérangent. On laissait entendre qu'il le couvrait. Si bien que Michel a ressenti la nécessité de s'exprimer. Il m'a montré la lettre qu'il avait rédigée, je l'ai trouvée parfaite et lui ai demandé de m'associer à sa démarche. De mon côté, à aucun moment je n'ai entendu dire que j'aurais subi quelque chose dont je n'aurais pas voulu parler. Si cela avait été le cas, ou si quelque personne que ce soit avait remis en cause les conditions de ma nomination à l'oscar, j'aurais pris la parole.

**Quel est votre rapport aux scènes d'amour dans le cinéma ?**

D'une manière générale, je crois qu'à peu près tout adulte sait ce que c'est que de faire l'amour. *A priori*, nous le faisons tous plus ou moins de la même façon... Je pars donc du principe qu'une scène d'amour à l'écran, si elle ne fait pas véritablement avancer l'histoire, n'apporte rien de très intéressant. C'est mon point de vue. Ce qui n'empêche pas que certaines scènes d'amour soient magnifiques et nécessaires, et que je trouverais regrettable de les couper. Raison pour laquelle il m'est arrivé, en les regardant, de me dire que je ne pourrais jamais faire tel ou tel film. Par conséquent, lorsque j'accepte un scénario dans lequel une scène d'amour ne me paraît pas indispensable, je fais en sorte de la faire supprimer. Mais j'ai accepté d'en tourner une pour Pablo Trapero. Il y avait dans *La Quietud* une scène